—Merci bien.

—L'Europe élégante, s'entend, vous allez peut-être me venir en aide.

—Toute à vous.

—Quel est donc le plus gros des deux étrangers qui se trouvent en face de nous... pas le mince, le gros?... celui qui porte de fortes moustaches avec des favoris?... J'évite de les regarder pour qu'ils ne s'aperçoivent point que nous nous occupons d'eux.

Pour la première fois la belle Henriette leva les yeux sur la table située en face de la sienne, puis les abaissa aussitôt :

—C'est un russe, répondit-elle avec aplomb.

—Parfaitement... Je cherche son nom, car je n'ai pas la mémoire des noms, mais je le retrouverai tout à l'heure... et je vous le ferai connaître... je l'ai rencontré à divers reprises, à l'ambassade, je jurerais même qu'on me l'a présenté. Mais que vous importe cet homme barbu et moustachu?...

—C'est que Léo et moi nous l'avons rencontré quelque part, nous en sommes certains l'un et l'autre, et cela dans une circonstance toute spéciale de notre existence.

Mme de Gunka commençait à être légèrement embarrassée.

—Je suis sur la piste de Flavien. J'ai été frappé de la physiologie de ce bonhomme. Tiens... le jour où je t'ai emballé pour l'Angleterre.

—Et tu me mets tout à fait sur la voie, interrompit Lafressange. Vous êtes certaine que c'est un Russe ? dit-il en s'adressant à la baronne.

—Très certaine, répliqua celle-ci dépitée, voulez-vous que je le lui fasse demander ?

—Alors, reprit Lafressange, Théodore Mindeau ne nous a pas dit la vérité, et je me demande quel intérêt il pouvait avoir à nous cacher la nationalité de ce monsieur ; car c'est bien celui-là même qui est venu lui parler, au moment du départ pour l'Angleterre, sur le quai de la gare, et sans que je lui demandasse, il m'a dit que c'était le correspondant principal de la *Morgen Post* de Vienne. Il a affirmé que c'était un Autrichien.

—Oh ! quelle inquisition, s'écria Mme de Gunka, en élevant la voix, Russe, Autrichien, Danois, vous croyez donc que je tiens en partie double l'annuaire des étrangers ?

Mauroy remarqua à cet instant que les deux hommes avaient levé la tête et regardaient fixement du côté de la table où il était assis.

—Tiens ! Tiens ! se dit-il, tandis qu'une lueur commençait à entrer dans son esprit, est-ce que ce joli monstre nous aurait préparé une querelle ! Tenons-nous bien !

Et il parut ne point s'occuper le moins du monde des deux étrangers.

Mais il n'en fut pas de même de Lafressange qui commençait à singulièrement s'animer.

Plus le grand homme blond semblait ne point faire attention à lui, plus il cherchait ses regards.

Comme il avait l'oreille très fine, il entendit l'homme blond dire d'une façon distincte :

—C'est étonnant, ne trouvez-vous pas, mon cher, comme il y a des gens, avec ou sans lorgnon, qui ont l'air mal élevés.

La phrase, évidemment, visait directement Flavien Mauroy, mais Léo, qui la saisissait au vol, remuait verres et fourchettes, parlait haut pour qu'elle ne parvint pas jusqu'à son ami. En cela il réussit parfaitement.

Mauroy n'avait rien entendu.

—Le bipède qui vient de lâcher cette insolence, s'il continue, aura affaire à moi, se dit Lafressange.

Et pendant le cours du repas, il attira et occupa d'un autre côté l'attention de son ami tout en ne perdant pas de vue les deux dîneurs.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de Mme de Gunka.

Sans élever autrement la voix, mais en prononçant nettement ses paroles, de façon à leur donner au milieu du silence de la salle une portée distincte, elle s'adressa à Flavien et lui dit :

—Alors vous croyez que cette personne est un espion allemand ?

Cette fois encore Léo s'interposa vivement.

—Ce n'est pas Flavien qui a dit cela, répliqua-t-il avant que son ami pût prendre la parole, c'est moi.

L'homme blond avait entendu.

Il se leva, roide, guindé, et s'approcha de la table.

Mauroy avait voulu en faire autant.

Mais Lafressange, plus lesté, fut debout le premier et s'avança à la rencontre de l'étranger en lui disant, d'un ton hautain :

—A qui en avez-vous Monsieur ?

L'homme interpellé ainsi voulut continuer sa route et avança le bras pour écarter Lafressange.

C'était décidément à Flavien Mauroy qu'il en voulait.

Mais Léo ne l'entendait pas ainsi. Avant tout il voulait se mettre au lieu et place de son ami.

Toucher à Flavien !... A cette seule idée, une colère forte bouillonnait dans son cœur.

Le geste de l'homme blond lui sembla constituer une provocation suffisante.

Et il y répondit par un soufflet qui atteignit l'étranger en pleine joue.

Grand brouhaha ! Les garçons s'interposaient.

Ils se pendaient par grappes au gros monsieur à moustaches qui s'était enparé d'une bouteille de Moët, trouvée à portée de sa main, et prétendait en assommer Lafressange.

On échangeait des cartes.

Sur celle de son adversaire, Lafressange lut :

LE COMTE OTTO HEYNKEL

Rue du Colisée, 1.

Le maître d'hôtel exigeait la retraite immédiate des deux étrangers, il avait parlé d'envoyer chercher la police,

Le comte Otto et son ami, qui n'était autre que le major Herman Gunther, quittèrent précipitamment la salle basse du café Riche.

—Un coup manqué, fit le major, lorsque le colonel Heynkel et lui se trouvèrent en voiture l'un à côté de l'autre.

—Ce n'est pourtant pas ma faute, répliqua le Comte Otto, c'est ce petit monsieur qui s'est jeté sur moi.

—Je l'ai bien vu ; si j'avais pu au moins lancer ma bouteille à la tête de l'autre.

—Ma foi, je vous le répète, mon cher major, vous serez assez bon pour bien expliquer au prince que ce n'est pas ma faute, mais je vais être obligé de tuer ce petit monsieur... monsieur...

—Lafressange... un journaliste.

—Ce monsieur Lafressange, demain matin.

—Eh ! je crois que vous pouvez le faire sans inconvénient, la baronne a obtenu de lui tout ce qu'elle voulait. La seconde épreuve est, paraît-il, tout à fait réussie, et la belle Henriette me fait l'effet de s'occuper un peu trop de cet excellent jeune homme. La suppression pure et simple. A propos, qu'elle est l'arme que vous choisissez ?

—L'épée, je crois que c'est plus sûr.

—Et pas de ménagements du tout.

—Soyez tranquille.

—Quant à l'autre, mon cher colonel, il est bien certain qu'il sera le témoin de son ami ; ne pourrait-on pas... sur le terrain... une bonne insolence !

—C'est une idée ; lui dire, par exemple :

“ Monsieur, vous êtes bien heureux que votre ami ait pris votre place. Vous l'avez évidemment fait exprès, car c'est à vous que je devais avoir affaire.”

—Parfait ! Parfait ! mon cher colonel, c'est un trait de génie.

Tandis que les deux Allemands discouraient ainsi, Lafressange, sans émotion aucune et même beaucoup plus calme, continuait son repas et reprenait la conversation avec une complète liberté d'esprit.

Mais la baronne était atterrée.

Toute cette scène qu'elle avait réglée et préparée à l'avance tournait contre elle.

Elle avait choisi le comte Otto, parce qu'elle connaissait justement sa sûreté de main et sa remarquable adresse. Et c'était Lafressange, l'homme qu'elle aimait qui allait se mesurer avec lui.

Elle espérait se débarrasser de Flavien Mauroy son mortel ennemi, et c'était Lafressange qui lui serait enlevé, car elle ne se faisait pas d'illusions, il était perdu.

Et une véritable rage s'agitait dans son âme.

Une fois encore elle était vaincue, et cette défaite c'était son amour, cette passion à laquelle, pendant longtemps, elle avait vainement fait appel, c'était son cœur qui devait la supporter !

Flavien ne disait mot, mais il était violemment ému.

Il ne se dissimulait nullement que Léo s'était jeté au-devant de la querelle qui lui était destinée.

Oui. Il voyait clair, ces deux hommes avait dû être apostés par la baronne.

Il lisait couramment dans son jeu. Elle avait voulu se débarrasser de lui... et c'était Léo...

—Ah ! que Flavien maudissait donc à la fois et sa myopie et sa prudence.

Il avait cherché à éviter la querelle et c'était son ami qui l'avait prise à son compte.

—Tu sais que je suis ton témoin, dit-il à l'oreille de Léo, tandis qu'ils sortaient du restaurant.

—Et voilà ce que je refuse absolument. Je ne l'accepte à aucun prix. Tu as trop d'affection pour moi, pour m'assister dans cette circonstance. Tu serais nerveux, agité, tu t'en ballerais, toi si calme d'ordinaire, et tu aurais une affaire avec l'un des témoins, peut-être tous les deux, peut-être avec mon adversaire. Je t'en prie. Je ne t'ai jamais rien demandé, j'exige ce sacrifice de ton amitié, tu m'entends. Là-dessus, filons au théâtre, ce n'est pas une raison parce que je me bats demain en duel pour perdre notre soirée.